

« Wanderers of the Wasteland »

A la galerie Flux jusqu'au 7 février un projet au titre évocateur : « Wanderers of the Wasteland », dont le sens pourrait s'apparenter à (Les vagabonds au pays du recyclage). Sous l'impulsion de Yannick Franck (commissaire artiste) et de Sabrina Harri, cette exposition rassemble quatre jeunes artistes dont les préoccupations tournent autour du réel et de sa représentation.

Le nom du projet a été inspiré par le titre d'un film muet de 1924 réalisé par Irvin Willat et basé sur un roman de Zane Grey. Ce western est aujourd'hui officiellement recensé comme disparu, la dernière copie connue ayant été retrouvée par le cinéaste en 1971, décomposée. Les quatre installations audio visuelles nous plongent directement dans la thématique axée sur l'errance et le recyclage. Dans sa vidéo HD « *Paramnesia* », Marion Tampon-Lajarriette part sur les traces des lieux de tournage du film « L'année dernière à Marienbad » (Alain Resnais, 1961). Par un jeu de lumières et de perspectives faussées se dévoile à nous l'enfilade de couloirs et des salons richement décorés d'un château baroque. Les volumes de ces espaces ont été recréés à partir d'un ensemble d'images fixes trouvées sur le net. Un lent mouvement hypnotique de la caméra virtuelle, doublé par un jeu de lumières, accentue l'aspect fantomatique de présences rêvées. Même effet à l'étage avec l'installation *Spell #1* de

Harri de Ville, un duo d'artistes (Sabrina Harri & Alexia de Ville). L'installation est composée d'une projection vidéo qui se reflète sur un plexiglas noir installé au sol. Plongé dans une douce contemplation, le spectateur se retrouve face à l'image d'un jardin nocturne reflété en miroir. En continu, la bande son du bruit du vent qui tourbillonne dans la végétation nous fait prendre conscience de l'aspect magique d'un temps en suspension. Yannick Franck, lui, s'attaque au lieu avec une installation sonore dans la cave de la galerie. La bouche d'aération donnant sur la rue diffuse en continu une composition de son cru. A l'étage, il présente l'installation audio et vidéo « *O Dreamland* » qui a été inspirée par un documentaire du même nom, de Lind-say Anderson. On peut y voir un lutin, énonçant (en anglais) à l'aide d'un phylactère : « Les rêves que je perçois vous sont donnés à voir, là-bas, dans la réalité ». La bande son composée évoque un sens tant hypnotique qu'onirique.

Lino Polegato: En partant du titre qui renvoie métaphoriquement à la situation de l'artiste aujourd'hui, j'ai pensé d'une manière générale à la production artistique de cette époque. Les artistes ne sont-ils pas condamnés (comme leurs prédécesseurs) à errer dans les vestiges du passé: les fantômes du passé, hantés par les fantômes portant les noms de



Marion Tampon-Lajarriette, *Paramnesia* video Full HD colour, 13min03, son stereo 2010

"figuration, abstraction, minimalisme, conceptuel, etc. ", tous ces vestiges qui les maintiennent en état de dépendance. L'art ne devrait-il pas disparaître complètement pour renaître de nouveau ?

Yannick Franck : Cette condamnation dont tu parles est-elle réellement un problème puisque, tu le dis toi-même, elle a toujours existé? Je vois l'histoire de l'art comme un fascinant terrain d'investigation vis-à-vis duquel il est important de se sentir libre et décomplexé. Parce que, si la matière reste la même, il nous reste encore à l'incarner. Parce que ce qui change de main change de sens et se trouve imprégné d'une autre appréhension du monde.

Je crois davantage à la notion de transformation qu'à celle de progrès ou d'évolution. Il nous reste à déterminer les stratégies qui nous permettront d'opérer ces transformations en faisant sens, en entrant en résonance avec l'époque dans laquelle nous nous situons. Evidemment, ça implique beaucoup de conviction, d'indépendance d'esprit et de sincérité, choses que le contexte actuel de « libre-échange » (terme traduisant autant la falsification du concept de liberté que de celui d'échange) semble vouer à la disparition.

Si ce geste créatif, en fait absolument vital advient, alors il n'y a plus de temps du tout, ça n'a plus aucune importance. C'est la beauté paradoxale de la création!

Il devient alors loisible de cesser de concevoir l'art en termes de produit mais comme pratique de vie.

Je crois que les artistes qui arrivent à persévérer dans leur voie aujourd'hui sans corrompre leur pratique sont de véritables résistants et que c'est uniquement par eux et leur radicalité que l'art peut exister.

Tu parles de disparition totale de l'art. Je ne crois pas que ce soit possible puisqu'il y aura toujours un besoin de création. Il existe des artistes pour lesquels le vécu, l'intuition, l'urgence et tant d'autres notions souvent ignorées persistent et qui ignorent joyeusement les fumisteries cyniques issues du modèle néo-libéral.

Ce qui est quelque part réjouissant, c'est que nous avons la chance d'assister à la lente agonie de tout un mode de pensée, un modèle voué à l'auto-destruction. Il est passionnant d'en observer les signes de déclin. C'est une excellente motivation pour conti-

nuer la lutte (avant tout intérieure) en développant une conscience critique. C'est proprement lié à la survie.

Quant aux classifications, je crois qu'on ne doit pas s'en soucier. On sait très bien que le fait de classer les choses, de les enfermer dans des définitions étriquées, les condamne instantanément à se limiter, à se répéter pour finir par devenir stériles. Les artistes doivent être des chamans, des sorciers, des médiums, pas des administrateurs ou des gérants d'eux-mêmes.

Marion Tampon-Lajarriette : Je partage aussi cette vision de l'acte de création : une matière, toujours la même, proprement humaine, ré-agencée par des mains que la vie aura à chaque fois différenciées, mais aussi imprégnée de tous les gestes exécutés avant elles.

Ce "Wasteland" évoqué dans le titre n'est pas pour moi un lieu désertique mais bien encombré de la matière persistante des spectres et des souvenirs, hanté par les fantômes de l'Histoire (des arts et des hommes) et par ceux de notre petite histoire particulière. Ce pourrait être l'espace intime et tout personnel que nous arpentons au quotidien, celui de notre perception et de notre mémoire: grand fracas subjectif où tout reste toujours à ordonner ou reconstruire. Démêler les spectres, tracer des chemins, construire des espaces habitables, pensables... Histoire et histoires, mémoire-savoir, destruction et reconstruction; peut-on vraiment parler de "dépendance" envers ce qui nous constitue?

HARRI DE VILLE (Sabrina Harri & Alexia de Ville de Goyet) : Oui, l'artiste contemporain se promène dans les vestiges du passé comme dans un labyrinthe de plus en plus vaste et complexe. L'homme n'a pas toujours eu autant d'intérêt ou d'accès à l'art des civilisations passées.

L'artiste ouvre et referme des portes sur des fantômes, tous ces mouvements artistiques catalogués au fil du temps et dont les contours ont été tracés par l'histoire et le pouvoir.

Nous voyons l'artiste comme un cannibale. Une figure inversée de « Saturne dévorant un de ses enfants » de Goya car dans ce cas-ci, ce sont les enfants qui dévorent leurs prédécesseurs, les digèrent, les transforment (consciemment ou non). Nous ne voyons pas ça comme quelque chose

de négatif mais comme une pulsion primaire qui enrichit l'artiste.

Il y a là quelque chose du domaine de l'amour – qui n'a pas dit un jour à son amant vouloir le croquer tout cru?

Jeff Wall nous vient à l'esprit comme un des plus admirables artistes cannibales. Comme il dit, la véritable dimension critique de l'art contemporain réside dans une exploration de la légitimité de la tradition. Ce n'est pas une forme de destruction. Vouloir faire table rase du passé n'apporterait que le néant.

C'est la conscience et la connaissance qui nous permettent de créer des alternatives aux traditions. Elles nous offrent plus de liberté, plus de possibilités de changer les rouages de nos vies.

Pour nous, le « Wasteland » est ce labyrinthe de la mémoire collective. Ce serait peut-être plus un terrain vague d'associations libres si notre culture tendait moins à cataloguer, classifier, formater et institutionnaliser les actes et les pensées artistiques. Mais cette stratification d'histoires et de représentations nous aliène de la réalité du monde sensible. C'est ambigu, pour nous le monde existe-t-il si ce n'est à travers ses représentations? Il y a quelque chose de la claustrophobie. Un des rôles de l'artiste est peut-être d'être toujours en alerte par rapport au conditionnement des esprits. L'art pourrait être un outil pour recréer la réalité et non pour s'en échapper.

« Wanderers of the Wasteland »
YANNICK FRANCK
MARION TAMPON-LAJARIETTE
HARRI DE VILLE : Sabrina Harri
& Alexia de Ville de Goyet
Expo du 8/1 au 7/2/2011
ouvert du jeudi au sam. de 16 à 19h
Galerie Flux
60, rue Paradis — 4000 LIEGE
tél: 04 253 24 65